Le rôle d'Hitler vu par la recherche en Histoire (manuel années 1990)

document 1 : Le rôle central d'Hitler

On a mené de nombreuses tentatives pour évacuer l'importance d'Hitler, à commencer par la brillante caricature qu'en fait Chaplin dans Le Dictateur, et jusqu'à cette image moins convaincante qui faisait d'Hitler un simple pion au service du capitalisme allemand. D'autres ont prétendu qu'en tant que personnalité, Hitler n'avait eu aucune importance, qu'il était simplement le symbole de la quête effrénée de la nation allemande en vue de la domination de l'Europe, une créature que le flot de l'alternance révolutionnaire avait catapultée à la tête de la nation, l'incarnation de la pression collective au sein d'un peuple possédé par la violence et la mort [...].

Il est peut-être exact qu'un mouvement de masse caractérisé par un nationalisme, un antisémitisme et un radicalisme extrêmes aurait vu le jour en Allemagne même sans Hitler. Mais dans la mesure où il s'agit de ce qui s'est réellement passé et non de ce qui aurait pu se produire, les témoignages me paraissent ne laisser aucun doute sur le fait qu'aucun autre, que ce soit au sein de la révolution nazie ou dans l'histoire du III Reich, n'a joué un rôle comparable, même de loin, à celui d'Adolf Hitler. La conception du Parti nazi, la propagande avec laquelle il a été contraint de s'adresser au peuple allemand et les tactiques qui lui ont permis d'accéder au pouvoir : tout cela était sans conteste l'œuvre d'Hitler. Après 1934, il n'avait plus de rivaux, et en 1938 il avait éliminé les derniers obstacles à sa liberté d'action.

D'après Alan Bullock, Eine Studie über Tyrannei (Une étude sur la tyrannie, Düsseldorf, 1967.

document 2 : Le « chaos dompté »

[...] Hitler a délibérément créé une situation dans laquelle les pouvoirs les plus divers et les plus indépendants, ignorants de leurs limites, se faisaient concurrence, se recoupaient, se juxtaposaient et se contra-riaient, lui seul étant à la tête de tous. Unique moyen pour lui de s'assurer une liberté d'action totale et illimitée dans tous les domaines qu'il convoitait. Car il avait le sentiment parfaitement justifié que tout ordre constitutionnel limite le pouvoir de ses organes, aussi puissant soient-ils : dans un État de droit, même l'homme le plus puissant se heurte au moins à des compétences, il ne peut pas donner n'importe quel ordre à n'importe qui ; et il existe des dispositions qui permettent de continuer sans lui. Mais Hitler ne voulait ni des unes, ni des autres, aussi supprima-t-il toute espèce de Constitution sans rien mettre à la place. Il ne voulait pas être le premier serviteur d'un État, mais le Führer - un maître absolu ; et il comprit avec justesse que la domination absolue, irréalisable dans un système étatique intact, suppose un chaos maîtrisé.

C'est pourquoi il remplaça dès le départ l'État par le chaos - et il faut reconnaître qu'il a su le maîtriser aussi longtemps qu'il a vécu.

Sebastian Haffner, Un certain Adolf Hitler, Grasset, Paris, 1979.

document 3 : interview de Ian Kershaw, 2000

DER SPIEGEL : [...] Les historiens débattent pour savoir si Hitler est l'instigateur [de la radicalisation de la politique intérieure] ou s'il cède à la pression des responsables locaux et régionaux du NSDAP. Hans Mommsen qualifie même Hitler de « dictateur faible »

KERSHAW : Hitler n'était pas un dictateur faible, même si l'on peut trouver quelques exemples de faiblesses dans ses décisions. Le fait qu'il n'ait pas destitué le patron de la Luftwaffe, Hermann Göring, incompétent et morphinomane, n'est certainement pas une preuve de force. Mais ce qui compte surtout, c'est le fait que Hitler ait pris lui-même toutes les décisions majeures, par exemple celles concernant la politique étrangère ou la guerre. Il a cherché la guerre avec la France en 1940 et avec l'Union Soviétique en 1941, il a voulu faire exterminer les juifs - allemands, européens de l'Est et de l'Ouest -, personne n'a fait pression sur lui.

DER SPIEGEL : Mais comment expliquer l'interaction entre Hitler et le NSDAP, l'administration et

la Wehrmacht?

KERSHAW : J'ai trouvé la clef dans un discours qu'a tenu en 1934 devant des permanents nationaux-socialistes Werner Willikens, un secrétaire d'Etat au ministère prussien de l'Agriculture. Il disait qu'il fallait « travailler en allant au-devant du Führer ». [...] Hitler avait une vision immuable, mais pas de programme concret, par exemple pour l'assassinat des juifs ou le combat pour l'espace vital en Europe de l'Est. Mais comme on savait qu'Hitler choisissait toujours la solution la plus radicale, ses collaborateurs, mais aussi les experts de l'administration et de l'assassinat dans les territoires occupés savaient que Berlin approuverait leurs propositions, même les plus radicales, sauf si, du point de vue d'Hitler, des considérations tactiques s'y opposaient à cet instant précis.

DER SPIEGEL : Comment cela se déroulait-il dans la pratique?

KERSHAW : Le lieutenant-colonel Bernhard von Lossberg, de l'Office de direction de la Wehrmacht, par exemple, a appris au cours de l'été 1940 qu'Hitler envisageait une attaque contre l'Union Soviétique. Il a ébauché, de sa propre initiative, une étude opérationnelle pour la campagne de Russie. Lorsqu'Hitler a demandé au chef de l'Office, Alfred Jodl, de préparer des plans d'opération, celui-ci a pu fièrement annoncer qu'ils existaient déjà. [...] Les impulsions idéologiques viennent, fondamentalement, de Hitler. Elles sont reprises par des permanents du parti, des fonctionnaires ou des militaires, et ce dans leur forme la plus extrême. Leurs propositions ne laissent alors plus rien à désirer en termes de radicalité. Hitler n'avait plus grand-chose à faire. Ce qu'il voulait se déroulait de manière logique, sans qu'il ait en permanence à le réclamer.

DER SPIEGEL : Mais vous ne doutez pas que la décision ultime lui soit revenue ?

KERSHAW : Bien sûr que non. En 1936, lorsque David Frankfurter, un Yougoslave de confession juive, assassina Wilhelm Gustloff, le responsable régional du NSDAP en Suisse, Hitler fit savoir qu'il ne voyait aucun intérêt, pour l'heure, à déclencher une vague antisémite dans le Reich, et il n'y en eut aucune. Lors de ce qu'on a appelé la Nuit de cristal, en 1938, ce fut l'inverse. Hitler a approuvé Goebbels, qui le pressait, et les synagogues ont brûlé.

« Dem Führer entgegen arbeiten », interview de lan Kershaw, *Der Spiegel*, n°34, 21 août 2000, pp. 56-63.